

LECTURES COMPARÉES

par Martine Burgos*

*Dans le cadre d'un questionnement sur la réception littéraire
dont elle rappelle les fondements théoriques,
Martine Burgos présente un projet de recherche
concernant la lecture comparée d'un même roman,
en France et au Burkina Faso.*

De par le monde, les livres circulent. De plus en plus nombreux, divers, accessibles, bon marché, à un rythme accéléré par l'évolution des techniques. Avec le développement des réseaux de communication informatique, la diffusion des écrits ne dépendra bientôt plus de leur matérialité. Le dernier obstacle à leur présence simultanée, en tous les points du globe, la lourdeur, l'encombrement physique du livre-objet - et ce indépendamment de toute logique « historique » - sera ainsi théoriquement levé. Une telle perspective est à la fois exaltante et, au plus haut degré, inquiétante. Emblème de l'entrée des sociétés occidentales dans la modernité, l'écrit qui véhicule des projets, des sensibilités, des systèmes de valeurs venus de tous les lieux habités par l'homme participe aujourd'hui de la déstructuration d'un monde dans lequel l'individu était conçu dans son rapport à des entités collectives fortes : l'Humanité, la Nation ou la Classe. Ces figures abstraites étaient porteuses d'un projet fédérateur, dans le temps et dans l'espace, qui transcendait les intérêts particuliers ; elles étaient donc censées donner, de gré ou de force, sens et cohérence

aux existences individuelles. On est donc en droit de s'interroger sur les nouvelles configurations sociales auxquelles les individus s'attacheront pour qu'elles leur fournissent de nouveaux systèmes de repères. Or la « mondialisation », à laquelle participe l'écrit, ne se réalise pas sur une table rase. Le monde actuel offre une diversité extraordinaire de formations sociales, des plus archaïques aux plus développées, en contact réel (ou virtuel) les unes avec les autres. Si la question de l'individualisation, du rapport du sujet individuel à la communauté, au groupe, tend à s'universaliser avec la généralisation de la civilisation urbaine, chaque société y répond d'une manière spécifique. La question des conditions, des limites et des effets réels de la réception des modèles mis en circulation par les mass-media et les modes de communication plus traditionnels se pose nécessairement. Les enquêtes concernant la réception culturelle, en particulier celle des œuvres esthétiques et notamment des textes littéraires, participe de cet effort pour comprendre ce qui s'élabore dans cet échange généralisé de la production symbolique.

* Martine Burgos est sociologue et membre de l'EFISAL : Équipe Fonctions Imaginaires et Sociales des Arts et de la Littérature.

Des recherches précédentes¹ nous ont convaincus de l'intérêt qu'il y avait à faire le détour par une œuvre de fiction narrative pour cerner les représentations mentales et les systèmes de valeurs qui orientent les comportements des individus et des groupes. La médiation par le texte littéraire permet notamment d'appréhender les zones d'ombre, les tensions, les questions irrésolues qui composent une problématique ouverte et dynamise la conscience de soi de l'individu et son rapport aux autres. En effet, le texte littéraire ne délivrant pas de message univoque, sa lecture met le sujet dans une posture intellectuelle particulière : elle lui permet (ou le contraint) d'exercer une maîtrise symbolique sur un monde paradoxal qui ne prend consistance qu'à la mesure de l'investissement auquel le lecteur consent. En même temps, le texte possède une cohérence interne avec laquelle le lecteur est amené à jouer ou négocier s'il veut parvenir à l'élaboration d'une signification considérée comme un des modes possibles de totalisation des éléments du texte, qui n'en exclut *a priori* pas d'autres. C'est ainsi que la lecture littéraire est un processus d'interprétation qui révèle, mieux que ne le font les discours ordinaires qui traitent d'un monde réel nécessairement incohérent et non maîtrisable dans sa totalité, le mode de rapport que le lecteur entretient (ou cherche à établir) avec le réel comme potentialité.

C'est dans ce cadre théorique large qu'une enquête comparative de réception littéraire a été lancée dans deux pays participant de civilisations très différentes, en particulier

dans son rapport à l'écrit : la France et le Burkina Faso. Elle concerne des lecteurs adolescents (entre 12 et 17 ans) que nous avons interviewés dans des établissements scolaires et des bibliothèques. Comme terrain pour cette enquête nous avons retenu un roman de Lois Lowry intitulé *Le Passeur*².

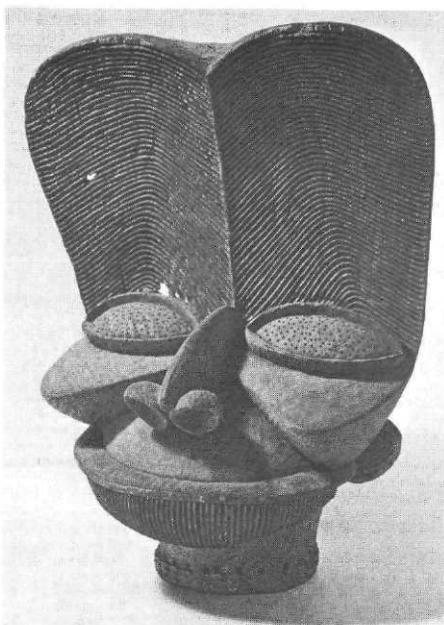
Les raisons de choisir cet ouvrage ne sauraient échapper à ceux qui le connaissent déjà. Il nous fallait proposer un texte dont la valeur littéraire garantisse la multiplicité des approches et des interprétations. En même temps sa facture devait être accessible à des lecteurs de compétences variées, tant du point de vue de la technique lectorale que de l'« encyclopédie »³ dont ils disposaient. Nous devons tenir compte en particulier de l'état d'ignorance (relative) dans laquelle chaque groupe respectif de lecteurs, en France et au Burkina Faso, se trouvait à l'égard du monde de l'autre, dans sa dimension culturelle, politique, religieuse, aussi bien que dans celle de la vie quotidienne, au plan des modes de vie, de l'environnement naturel, sensoriel, etc. Le récit ne devait donc pas pouvoir être référé à un monde par trop étranger, ou par trop familier, à l'un ou l'autre des lectorats. Nous avons ainsi écarté de très beaux récits dont l'histoire se déroulait en Amérique latine ou dans les régions les moins développées de l'Asie. Les questions ouvertes par le texte devaient être suffisamment importantes, graves et profondes, pour concerner l'ensemble de nos lecteurs et les toucher, compte tenu de leur âge. À tous ces critères de choix, *Le Passeur* répondait parfaitement.

1. Voir en particulier Jacques Leenhardt, Pierre Jozsa : *Lire la lecture*, Le Sycomore, 1982 ; Jacques Leenhardt, Martine Burgos : *Existe-t-il un lecteur européen ?*, Conseil de l'Europe, 1989 ; Martine Burgos : « La Lecture comme pratique dialogique et son interprétation sociologique » in J.M. Privat, Y. Reuter : *Lectures et médiations culturelles*, P.U.L., 1991.

2. Lois Lowry : *Le Passeur*, L'École des loisirs, Médium, 1994.

3. Umberto Eco oppose cette notion, qui renvoie à un ensemble de connaissances ordonnées, à celle de « dictionnaire » qui regroupe les définitions abstraites de termes isolés. Cf. U. Eco : *Lector in fabula*, Grasset, 1985.

Le roman de Lois Lowry satisfait enfin à un dernier critère qui tient plus spécifiquement au rôle attribué à l'écrit dans les sociétés africaines. Au moment où le projet prenait forme, avant que le choix du roman ait été définitivement arrêté, notre collègue anthropologue⁴ a insisté sur le fait que, pour la majorité des jeunes Africains, la lecture a d'abord une visée documentaire. Elle est, principalement, une voie d'accès à la connaissance du monde réel et le moyen de la réussite sociale⁵. L'oralité, en particulier la transmission des mythes, reste le principal vecteur de la construction de l'imaginaire individuel et collectif. Par ailleurs, à la lecture de fiction par laquelle on s'évade et explore des territoires étrangers auxquels l'imagination propre du lecteur donne forme, est associée une posture de repli sur soi impliquant le retrait provisoire hors du groupe, ce qu'il est fort difficile d'obtenir dans une société où l'individu n'est presque jamais solitaire. Si la lecture romanesque apprend au lecteur que solitude n'est pas forcément synonyme d'exclusion, cette découverte ne va pas de soi dans des sociétés fortement marquées par la tradition. Aussi, pour éveiller l'intérêt des lecteurs africains et les soutenir dans cette posture toujours plus ou moins subversive de l'ordre qu'adopte le lecteur de roman, fallait-il choisir un ouvrage de fiction qui leur parle de leur réalité (pour l'« accroche ») mais sur un mode qui sollicite l'imagination (pour l'activité interprétative qu'elle induit). *Le Passeur* a été cet ouvrage.



Masque Bacham. Musée Rietberg, Zürich.

« Ce masque a le caractère un peu baroque et exhibitionniste typique des sociétés hiérarchisées s'appuyant sur un chef »
in *L'Art africain*, O.D.E.G.E., 1969

En effet, la question centrale du *Passeur* est, nous semble-t-il, celle du rapport de l'individu au groupe. La « communauté » dans laquelle se déroule l'histoire de Jonas est une structure de formation et de contrôle des individus qui emprunte beaucoup de traits aux sociétés traditionnelles, en particulier ce caractère fondamental que Louis Dumont désigne par le terme de « holisme »⁶, c'est-à-dire la valorisation de l'ordre, « donc la conformité de chaque élément à son rôle

4. Une petite équipe a été constituée autour de cette recherche. Elle comprend : en France, Michèle Dacher, anthropologue au Centre de Recherche Africaine de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et moi-même ; au Burkina Faso, Salaka Sanou, enseignant à la Faculté des Lettres, des Arts et des Sciences Humaines de l'Université de Ouagadougou ; Christine Bahari et Olivier Caira ont participé à l'élaboration de la problématique et aux entretiens.

5. On retrouve là les caractéristiques de la lecture utilitaire pratiquée par une majorité de jeunes lecteurs français, pas seulement ceux qui sont issus de milieux populaires. Cf. : Nicole Robine : *Les Jeunes travailleurs et la lecture*, La Documentation française, 1984 ; François de Singly : *Les Jeunes et la lecture*, Ministère de l'Éducation Nationale et de la Culture, 1993.

6. Louis Dumont : *Homo aequalis*, Gallimard, 1985, p. 12.

dans l'ensemble, en un mot la société comme un tout. » Ce type d'organisation sociale implique le plus souvent la soumission des individus à une hiérarchie, valeur que Louis Dumont oppose à l'égalité et à la liberté qui sont celles des sociétés « individualistes » qui « valorisent en premier lieu l'être humain individuel » et ses besoins particuliers au détriment des besoins de la société. On voit que la société du *Passeur* combine en apparence des traits « holistes » et « individualistes » : elle est à la fois égalitaire et hiérarchisée, attentive aux individus et brimant leur désir, tolérante et répressive, responsable et insouciant, brutale et paisible, rationnelle et incantatoire, etc. Ces ressemblances sont, de fait, toutes formelles car on s'aperçoit qu'il manque à cette société l'une des valeurs centrales et dynamiques qui donnent sens respectivement à l'un et à l'autre de ces systèmes : la transcendance qui fonde l'ordre immuable des sociétés « holistes » et l'immanence qui assure une finalité et une cohérence à la multiplicité infinie des histoires que trament les sociétés « individualistes ».

Si cette hypothèse de lecture est juste, elle devrait s'avérer féconde par rapport à l'objectif de notre recherche : susciter chez le lecteur une prise de position critique à l'égard du monde de la fiction, qui l'engage en retour à réfléchir sur son propre univers. Au Burkina Faso comme en France, des lecteurs devraient pouvoir se sentir à la fois proches et éloignés de ce monde, que beaucoup de jeunes Français qualifient d'ailleurs de « bizarre », signalant ainsi qu'ils ne sont

pas insensibles à son caractère composite, parfaitement construit, fonctionnant à merveille mais à partir d'éléments hétéroclites. D'où la gêne, la curiosité, l'intérêt que provoque sa lecture.

Pour autant que nous puissions en juger à partir d'une première lecture des entretiens effectués en France⁷ et des échos que nous avons des réactions africaines, le livre de Lois Lowry a été crédité de manière générale d'une dimension fortement critique. Au-delà de ce constat, il reste beaucoup à apprendre de l'analyse de ce corpus, extrêmement riche et divers. On peut se demander, par exemple, si le caractère « inhumain » de l'univers du *Passeur* est dénoncé à partir de valeurs similaires (« universelles ») en France et au Burkina Faso ou bien si les lecteurs adoptent un point de vue spécifique, investissant les valeurs propres à leur culture. Ainsi, peut-on s'attendre au même type de rejet de la part de jeunes Français, vivant dans un pays qui figure, en dépit de la crise, parmi les plus riches de la planète, appartenant à une société libérale, où le procès d'individualisation est en œuvre depuis des siècles, et de la part d'adolescents burkinabès vivant dans un contexte matériel et social qui fait du maintien du modèle communautaire une nécessité absolue pour la survie des individus et du groupe ? Témoignent, par exemple, de cette différence probable, l'importance centrale du thème de la liberté, au sens de « bon plaisir », dans les réponses de la plupart des lecteurs français et la position plus complexe des étudiants burkinabès qui repèrent, dans le texte, des indices (qui ont échappé à leurs

7. Après la phase de pré-enquête qui nous a permis de recueillir les réactions d'une dizaine de lecteurs âgés de 12 à 82 ans, nous avons mené des entretiens avec les élèves d'une classe de 5^e du collège Paul Valéry à Thionville, avec de jeunes lecteurs fréquentant les bibliothèques municipales Crimée et Benjamin Rabier, dans le 19^e arrondissement à Paris, et enfin avec des élèves d'une classe de 3^e du collège Paul Bert dans le 14^e arrondissement. Que tous ceux qui ont aidé l'équipe dans cette partie de la recherche, enseignants, documentalistes, bibliothécaires, sans oublier Marie Laurentin de La Joie par les livres, qui nous a fait découvrir *Le Passeur*, et l'association Lecture-Jeunesse qui nous a procuré une partie des livres nécessaires à l'enquête, soient ici chaleureusement remerciés.

camarades français) concernant l'origine de cette société et l'objectif que ses fondateurs lui ont fixé : éradiquer la souffrance sous toutes ses formes afin d'éliminer la violence et la guerre. L'idée prédomine qu'il est impossible de normaliser la nature humaine, faite de raison et de passion et que, si la recherche de l'idéal est constitutif de l'humanité, cette recherche même peut engendrer le pire : immobilisme, absence de contact, répression. La plus grande maturité des étudiants burkinabès, sensiblement plus âgés que les adolescents français, ne suffit probablement pas à expliquer l'attention portée au moment de la fondation et à ses conséquences. L'histoire récente des pays africains qui fait se succéder les ruptures et les gestes fondateurs s'inscrit volontiers dans la tradition des grands récits mythiques qui racontent l'origine de la communauté. Une des grandes questions auxquelles une telle recherche pourrait apporter un commence-

ment de réponse sera précisément celle du maintien ou de l'affaiblissement d'un imaginaire de la rupture, et de ses enjeux au plan des valeurs, dans l'un et l'autre pays.

Il me semble que c'est au moment où l'on réfléchit à un autre monde possible, que le rapport à l'autre, la place qu'on est prêt à lui accorder, prend toute son importance et qu'une chance nous est alors offerte de quitter l'univers parfois dangereusement clos de la représentation utopique pour entrer dans celui du partage d'un monde mis en commun. Les enquêtes de terrain, en dépit de la trivialité de leurs procédures, peuvent peut-être nous aider à percevoir les limites de cette aventure collective, à préciser les incompatibilités génératrices de tensions, de mécompréhensions mutuelles et d'affrontements, mais aussi les ouvertures conciliables avec le monde tel que l'histoire nous l'a légué, dans la diversité de ses identités et de ses particularismes locaux. ■



La Forêt illuminée, ill. Frazden, Dakar : NEAS / Vanves : Edicef